

## ALGERIAN IDENTITY AND MIGRATION IN BUALEM SANSAL'S WORK

**Elena-Brândușa Steiciuc**  
**Prof., PhD, "Ștefan cel Mare" University of Suceava**

*Abstract:* Boualem Sansal, born in 1949, is a well-known contemporary Algerian author, whose work in French deals with various aspects of the Algerian identity and with such major themes as the migration of Algerians and Africans during the recent years, owing to the precarity and insecurity of their own country. Taking into account three novels from different periods of creation and especially the novel „Harraga”, this article deals with the literary project of Boualem Sansal and with the way he depicts the various „diseases” of the Algerian society.

*Keywords:* Boualem Sansal, migration, Islam, Algerian identity, exile.

Quelques décennies après l'indépendance de l'Algérie, en 1962, de nombreux écrivains, artistes et intellectuels du pays dénoncent la dérive du système socio-politique et économique de leur pays, un système qui « laisse de moins en moins place aux illusions » (Bonn, 1997 : 206). L'époque n'est plus aux « lendemains qui chantent » et pour beaucoup d'auteurs, « l'écriture référentielle prend le pas sur le formalisme » (Moura, 2007 : 155). C'est le cas de Rachid Mimouni, de Rachid Boudjedra et – plus récemment – de Yasmina Khadra et Boualem Sansal, dont les écrits puisent dans l'actualité sanglante des années 90 et dans un réel qui ne satisfait plus personne. Au tournant des millénaires, la mort de l'espoir dans ce pays - provoquée par la pauvreté, la corruption et l'injustice sociale – est la source d'un important mouvement migratoire, pas seulement au nord-ouest de l'Afrique, mais aussi dans beaucoup d'autres régions du continent. Une table ronde organisée par le *Centre de recherche en économie appliquée pour le développement* à l'Université de Bouzaréah, au début des années 2010, s'est focalisée sur ces thèmes d'actualité : « Migrants, migration, el-Harga ». Parmi les intervenants, Aissa Kadri, directeur de l'Institut Maghreb-Europe à l'Université Paris VIII signalait l'existence de véritables réseaux dans l'immigration : ethnique, idéologico-politique, corporatif ; comme nous allons le voir, le point de vue du sociologue coïncide avec celui de Boualem Sansal, l'auteur dont nous allons sonder quelques romans, afin de détecter le rapport étroit entre l'identité algérienne contemporaine et la migration, cette mouvance étendue aujourd'hui à l'échelle planétaire.

Au fil du temps, ce romancier a réussi à faire une radiographie très claire des phénomènes complexes auxquels son pays est confronté – la corruption et l'arrivisme des gouvernants, l'intolérance et le fanatisme. Ce n'est donc pas un hasard si la désillusion, puis l'immigration clandestine en sont que les conséquences. Nous pouvons affirmer que toute la production romanesque de cet ancien haut fonctionnaire du Ministère de l'Industrie est une interrogation de plus en plus angoissée sur le présent et surtout l'avenir de l'Algérie, depuis son début en 1999 par *Le Serment des barbares*. Remportant le « Prix du Premier Roman » et le « Prix tropiques » ce roman annonçait, dès le titre, une vision très acide à l'égard du régime algérien. Une année plus tard, en 2000, *L'Enfant fou de l'arbre creux* (Prix « Michel Dard ») prenait la forme d'un roman politique, ou bien d'aventures, ou bien de la quête de l'identité pour faire part au lecteur d'une réflexion amère sur le grand bouleversement politique suivant la guerre d'indépendance des années 60, qui n'aura profité qu'à des privilégiés. L'auteur y attirait l'attention d'un public international sur des détails méconnus ou tout simplement ignorés. La diatribe de Boualem Sansal a continué par *Dis-moi le paradis* (2004), où l'auteur renoue avec une formule narrative vieille de quelques siècles, celle du *Décameron* de

Boccace, pour dénoncer impitoyablement la crise du pays, à la suite du détournement de la révolution par un groupe de « patriotes ».

La migration - un aspect des plus inquiétants de la société algérienne de l'extrême contemporain - constitue le sujet du roman *Harraga* (2005), dont le titre désigne littéralement ces « brûleurs de route », des jeunes « aux ailes coupées », qui ne pensent qu'à quitter leur pays, où il n'ont aucun avenir. Après avoir détruit ses papiers, donc dépourvue de toute identité, cette masse anonyme de clandestins va de danger en danger, espérant traverser la Méditerranée et arriver en Occident, l'espace de toutes les illusions. Le roman *Harraga* est donc inspiré par la migration d'individus ou de communautés entières d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, et un épisode significatif de la diégèse se focalise, comme nous allons le voir, sur le parcours migratoire, très dangereux, de nombreux Africains, via l'Algérie et le Maroc, vers l'Europe. Leur condition existentielle est l'exil, qui force tous ces déshérités à intégrer un nouveau temps et un nouvel espace, abandonnant des origines fixes et un passé individuel, un espace-temps où l'on assiste à une pérennisation du provisoire. La réflexion de Homi K. Bhabha est édifiante à cet égard :

Être dans l'« au – delà », donc, c'est habiter un espace « entre-temps », comme vous le dira n'importe quel dictionnaire. Mais habiter dans l'« au – delà », c'est aussi, comme je l'ai montré, faire partie d'un temps révisionnaire, d'un retour au présent, pour redécrire notre contemporanéité culturelle ; ré-inscrire notre communauté humaine historique ; *toucher le bord le plus proche du futur*. (Bhabha, 2007 : 38)

D'ailleurs, ce terme – *harraga* – émaille tout le texte du roman, et, mis à part son importance comme titre, ce terme pourrait être décrypté à plusieurs niveaux, à partir du plus concret (les jeunes migrants qui, avant de passer la frontière, brûlent leurs papiers, pour ne pas être identifiés) et jusqu'au niveau métaphorique. Somme toute, n'importe quel rebelle qui préfère une liberté douloureuse à une vie casanière, statique, la bouche muselée et le cœur endormi pourrait s'appeler un *harraga*. Finalement, ce statut de *harraga* semble être le sort des habitants de ce pays, soumis aux aléas de l'Histoire, comme le constate Sansal aux pages 80-81 :

...on quitte davantage ce pays qu'on n'y arrive. Il n'y a pas de logique à cela, engendrer du vide n'est pas dans la nature de la terre, chasser ses enfants n'est pas le rêve d'une mère et personne n'a le droit de déraciner du lieu où il est né. C'est une malédiction qui se perpétue de siècle en siècle, depuis le temps des Romains qui avaient fait de nous des circoncisions hagarads, des brûleurs de fermes, jusqu'à nos jours où faute de pouvoir tous brûler la route nous vivons inlassablement près de nos valises. [...] Nous sommes tous, de tout temps, des *harragas*, des brûleurs de routes, c'est le sens de notre histoire.

La migration des personnages vers l'Europe est souvent soldée de morts et de disparus, ce qui constitue un leitmotiv du roman, dans les interstices d'une histoire qui occupe le premier plan et qui, comme on le dit dans un avertissement *Au lecteur*, « serait des plus belles si elle était seulement le fruit de l'imagination » (p. 11) : c'est l'histoire de Lamia, pédiatre dans un grand hôpital algérois, le Parnet, qui attend en vain des nouvelles de son frère cadet, Sofiane, un adolescent parti vers l'*eldorado* européen, via Oran.

Cette intellectuelle rebelle, alter ego féminin de l'auteur, vit seule dans une maison d'avant la colonisation française et elle est encore célibataire à 35 ans (et donc suspecte !) ; la narratrice éprouve donc un douloureux sentiment d'exil *intérieur*, car rien de son pays ou de son peuple n'est en accord avec sa conception sur la vie. Rappelons-nous en passant que Roland Jaccard définit cela comme un « retrait de la réalité chaude, vibrante, humaine, directe » (Jaccard, 1995 : 8), mais en égale mesure un repli sur soi et fuite dans

l'imagination. Lamia est isolée par rapport à son milieu professionnel - cible de ses critiques acides -, par rapport à ses voisins, à ses concitoyens ou à ses compatriotes qui « savent tout, tout le temps, avant tout le monde » (p. 109) mais qui se complaisent à accepter « la peste verte », le fanatisme et l'intolérance des islamistes. Ce personnage féminin ironique et lucide permet à Boualem Sansal de donner une critique du pays de l'intérieur. Par le biais de cette voix narrative, il crie sa désillusion et dénonce les tares du système politique, social et économique algérien, dans un discours qui n'est pas sans rappeler l'écriture de Rachid Mimouni, devancier et ami de Boualem Sansal :

Je ne vois pas, je me le demande, ce qui tue, on ne sait pas toujours le nommer. *La pauvreté des jours ? La bêtise ambiante ?* Oui, c'est cela, mais il y a plus fort, le traficotage, la religion, la bureaucratie, la culture du crime, du coup, du clan, l'apologie de la mort, la glorification du tyran, l'amour du clinquant, la passion du discours hurlé. *Est-ce tout ?* Il y a le mauvais exemple. Il vient de haut, du gouvernement qui prend son inculture pour un diamant légendaire, sa barbarie pour du raffinement, ses bricolages pour de formidables stratégies d'Etat, ses détournements pour de légitimes rémunérations. (Sansal, 2005 : 204)

L'ironie de l'auteur vise l'Algérie au quotidien, surtout la capitale, avec ses transports en commun, les bus qui tombent en panne « six fois par semaine » (p. 89) ou le métro qui, avec « la seule et unique bouche », « a fait le bonheur et le cauchemar de cinq présidents, vingt gouvernements et deux mille députés parfaitement insignifiants » (p. 211) : Une autre cible est la restauration problématique, dont Sansal critique justement le manque aux lois élémentaires d'hygiène, tout en grossissant certains traits (« À Alger il y a une usine à bouffe par habitant et personne pour débarrasser les rues. [...] Plus la misère augmente, plus il s'ouvre de gargotes et plus il y a de foules qui mangent sur le pouce, c'est à n'y rien comprendre ! », p. 101). Le romancier n'oublie pas l'aéroport d'Alger qui « n'a pas son pareil » car « tout ce que l'aviation marchande a accumulé de dangereux bricolages au sol depuis Icare y trouve sa place » (p. 221). Au sein de ce désastre généralisé, Lamia se fait de la solitude un bouclier, mais l'arrivée de Chérifa, - jeune fille enceinte, en rupture de ban, messagère de Sofiane -, l'oblige à abandonner sa vie casanière. Cette adolescente pittoresque donne à Boualem Sansal l'occasion de se pencher, à nouveau, sur l'identité féminine en Algérie, car la jeune Oranaise arrive dans la capitale ne pouvant plus supporter le fanatisme de ses parents et de leur milieu, où les filles quelque peu émancipées courent de grands risques. Inadaptée à la vie stable, la jeune fille quittera bientôt le nid offert par « tata Lamia » et accouchera dans un couvent pas loin de la Méditerranée, Notre-Dame-des-Pauvres, pour mourir peu après.

Cette mort va de pair avec la disparition tragique des jeunes *harraga* africains de l'épisode inclus dans le 15<sup>ème</sup> chapitre du roman. Cette séquence narrative, située au milieu du texte, présente l'odyssée d'un groupe de migrants africains, en amont et en aval, depuis leur village et jusqu'au moment où ils payent de leur vie le rêve de la Terre promise. Astucieux, l'auteur inclut dans le roman, par la bouche de Lamia - qui raconte presque en temps réel -, un grand reportage de la chaîne *Arte*, au cours duquel on assiste à un exode des plus cruels de l'époque contemporaine. Cette fiction du « document authentique » utilise le code narratif de la télévision (qui renvoie à un contexte politique immédiat) et elle entrecroise le fil du récit principal, l'enrichissant de significations par le jeu de la specularité ; elle mérite de s'y attarder un peu, car c'est peut-être la séquence où la prose de Sansal se nourrit le plus du réel non-fictionnalisé, pour donner plus de poids à sa dénonciation.

La caméra accompagne le voyage de deux jeunes Africains, prêts à partir et qui donnent leur accord pour être filmés, Ahmadou et Aboubakr. Le point de départ est un hameau du Ténéré, où il ne reste que les femmes, les enfants et les vieillards, car tous ceux qui sont en âge de travailler tentent leur chance ailleurs. Ahmadou et Aboubakr, quant à eux,

vont affronter les pires obstacles le long d'un parcours de trois mille kilomètres. Ils sont bernés par le passeur algérien, qui leur réclame « mille dollars par tête » (p. 191), ils passent en cachette la frontière marocaine, sous les balles des *chaouch*, pour traverser le détroit de Gibraltar « sur des felouques réformées cédées à cinq cents dollars la pièce » (p. 191), sans avoir un seul instant la garantie que leur entreprise aboutira. La composition ethnique du groupe de *harraga* – masse anonyme, car dépourvue d'identité, que l'auteur ne manque pas de remarquer –, est l'indice de la généralisation de cette condition ; à côté des deux héros du début, il y a : « un Ghanéen, deux Togolais dont le jeune fille enceinte, un Soudanais, un Ivoirien, un Sénégalais, un Congolais et un Guinéen » (p. 199).

Le trajet de ces déshérités du sort vers le nord n'est profitable qu'à des personnages crapuleux, qui font de leur tragédie une véritable mine d'or, avec le concours bienveillant des autorités, disposées à fermer l'œil devant les trafiquants, comme le « susnommé hadj Saïd, alias Bouzahroun, le Chanceux ». Pour faire le portrait du « richissime nabab et ex-terroriste » (p. 197), la plume du romancier est plus acide que jamais, car ce mafieux louche, qui pose avec son cellulaire dernier cri et ses jumelles, « possède une flotte de cent camions, une milice de mille pistoleros et jouit de l'autorité de mobiliser l'armée et la douane en cas de guerre. Pour les grands coups, il sonne Alger, tel numéro ou tel autre, jusqu'au premier de la liste » (p. 197). Le voyage finit par l'accident de l'embarcation qui traverse le détroit : la felouque antédiluvienne, n'est que la barque de Charon, car elle se brise sur les récifs et ses occupants trouvent la mort, paradoxalement, « à quelques brasses de la côte », après avoir survécu aux tempêtes de sable et à « l'immensité du désert ». La seule à poser le pied sur terre est une jeune Togolaise « enceinte de plusieurs mois, belle comme le soleil », mais l'accueil de l'Europe est des plus froids : ce personnage féminin anonyme, hautement symbolique par la perte du nom (et donc sans identité, dans la perception européenne) sera renvoyé dans son pays par la police espagnole.

\*

Le phénomène migratoire et l'exil qui s'ensuit sont des constantes de la littérature maghrébine d'expression française et Boualem Sansal se place en tête des écrivains de l'extrême contemporain, qui usent de leur plume pour dénoncer une tragédie qui s'étend, d'ailleurs, à l'échelle planétaire.

Ses écrits parlent principalement de l'être algérien, dont l'identité est fondée sur un métissage de cultures, d'espoirs et d'échecs. Mais ceux-ci révèlent aussi « une volonté manifeste de faire entendre des voix individuelles et collectives, d'apporter des témoignages et des enquêtes, pour alerter l'opinion publique [...] et de porter un regard aigu et sensible sur la déroute du temps présent » (Redouane, 2008 : 17).

Les migrants, ces *harraga* « ballottés dans les cahots de l'exil » (Xuereb, 1995 : 10) sont décrits avec compassion et compréhension par cet observateur privilégié qu'est le romancier algérien. Tout en dévoilant la précarité de ces êtres humains et la gravité de leur situation, l'auteur invite à un éveil des consciences, devant une tragédie que la mondialisation rend encore plus profonde.

## BIBLIOGRAPHY

Bhabha, Homi K., *Les Lieux de la culture*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007.

Bonn, Charles, GARNIER, Xavier et LECARME, Jacques (dir.), *Littérature francophone. 1. Le roman*, Paris, Hatier, 1997.

Jaccard, Roland, *L'exil intérieur. Schizoidie et civilisation*, Paris, PUF, 1975.

Moura, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2007.

Redouane, Najib (dir.), *Clandestins dans le texte maghrébin de langue française*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Sansal, Boualem, *Harraga*, Paris, Gallimard, 2005.

Xuereb, Jean-Claude. « Dérives convergentes de l'exil ». In *SUD. Cahiers trimestriels*, Hors-série 1995, Marseille, p. 9.